

Paris : la perfection est sans surprise

Louis-Bernard Robitaille

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

Écrire à Paris

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robitaille, L.-B. (1993). Paris : la perfection est sans surprise. *Liberté*, 35(6), 18–23.

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

PARIS : LA PERFECTION EST SANS SURPRISE

Mes aventures littéraires à Paris ont mal commencé. C'était un soir de juillet 1965. Vêtu d'un costume de velours et d'un chandail à col roulé, je suis allé m'attabler à la terrasse du café de Flore, le coude gauche enfoncé dans les côtés du voisin, la main droite disposant d'une marge de manœuvre d'environ quatorze centimètres, au-delà de laquelle je renversais le verre de la voisine. Ayant commandé un café, j'ai ouvert le cahier que j'avais posé devant moi et sorti un stylo. Aussitôt un terrifiant garçon de fort gabarit et à grosse moustache me lança d'une voix définitive : « Il est interdit d'écrire en terrasse. » Simone de Beauvoir avait rendu célèbre le café des Deux Magots en passant ses journées entières — sous l'Occupation — à noircir des feuillets, collée contre le poêle à charbon. Quelques photos et la légende avaient fait le tour de la terre. Et cette notoriété avait par osmose bénéficié aux voisins du Flore.

On aurait pu croire les patrons auvergnats de ces établissements flattés de cette reconnaissance culturelle internationale. Ils étaient au contraire accablés d'avance par l'intrusion d'écrivillons cosmopolites et désargentés menaçant de bloquer pendant des heures — en échange du modeste prix d'un « petit noir » — une précieuse table pouvant rapporter au bas mot le prix d'un « formidable » à la demi-heure. D'où la consigne formelle :

non seulement faire renouveler impérativement la *consomm'* à toutes les soixante minutes, mais encore repérer dès leur arrivée les plumitifs, et les empêcher de sortir ne serait-ce qu'un calepin, car alors il deviendrait encore plus difficile de les virer sans esclandre.

Si l'on a un peu de compassion humaine, on arrive à comprendre le point de vue des garçons de café du Flore. Paris est menacée par l'espèce redoutable de l'écrivain-en-gestation aussi sûrement que la Toscane par l'étudiant des Beaux-Arts et l'Égypte par les invasions de sauterelles quand Moïse est dans la région (avec son peuple). Toutes les bonnes terrasses de Saint-Germain et Montparnasse ne suffiraient pas à les caser en même temps.

Plus que toute autre ville au monde, Paris attire l'écrivain — et plus particulièrement l'écrivain de fiction, bien entendu. J'ai donc passé cette année 65-66 à écrire un premier roman, dont je perdis la copie unique dans les toilettes de l'aéroport de Londres le jour où je prenais l'avion pour rentrer à Montréal.

J'ai passé ces quelque huit mois à l'hôtel — la chambre standard se louait dix francs la nuit et se réglait à la fin du mois. L'usage de la douche sur le palier était *en sus*. À cette époque, toute une population jeune, intellectuelle ou « artiste » occupait pendant l'année la quasi-totalité des petits hôtels du Quartier latin, de Saint-Germain et de Montparnasse, qui sont aujourd'hui 400 francs la nuit minimum : il y avait des étrangers, des provinciaux, ou tout simplement des gens qui attendaient un appartement.

Chez les étrangers, Américains pour commencer, la proportion d'« écrivains » était impressionnante. C'était en majorité des types de New York, habitués du Sélect à Montparnasse ou du Seine, dans la rue du même nom. Ils avaient écrit, écrivaient, allaient écrire. Certains étaient sur le même roman depuis cinq ans, d'autres

avaient à peine griffonné trois pages. Certains, à force de s'incruster à Paris sans jamais accoucher de rien, allaient devenir traducteurs pigistes à l'Associated Press, ou correcteurs d'épreuves, ou anonymes auteurs de romans porno. Déjà ils buvaient autant que Hemingway et manquaient autant d'argent que Henry Miller, ce qui faisait un début.

Paris est indéniablement une ville d'écrivains — disons la plus grande capitale littéraire du monde, par le poids démographique, la quantité-qualité des écrivains, et peut-être surtout par la diversité de leurs origines : Latino-Américains en nombre, Britanniques fuyant le *roast beef* bouilli, Américains (écrivant vraiment), Est-Européens de tout poil. À l'époque on voyait Samuel Beckett au bar du Petit Suisse, face à l'Odéon, Arthur Adamov au Old Navy, Sartre à la Coupole : c'étaient des mythes ambulants. Aujourd'hui la mythologie a changé d'échelle, ou du moins on en a le sentiment. Il faut se contenter — parfois — de Sollers à la Closerie, ou de Bernard-Henri Lévy au Balzar. À cause de la télévision, des auteurs connus mais qui cherchent leur tranquillité — Duras ou Sagan par exemple — ne mettraient plus guère les pieds au Flore, comme trente ans plus tôt. Paris reste — sans doute — la capitale mondiale de la littérature, mais cela se voit moins dans la rue.

*

Paris est une ville d'écrivains, et qui attire les écrivains. Dont presque tous les Québécois. Parmi les romanciers « à temps plein », et qui n'ont aucun autre prétexte professionnel pour y vivre, bien peu s'y sont installés à demeure, à part Anne Hébert — ou Mavis Gallant. Mais presque tous les autres y viennent. Certains ne font que passer, une semaine par-ci par-là ; d'autres prennent un appartement et s'installent six

mois, le temps de terminer un livre ; d'autres, plus rarement, y restent deux, quatre ans. Mais même ceux qui pensaient y rester indéfiniment ont fini par repartir après quelques années. Souvent pour des raisons matérielles — car la vie y est deux fois plus chère et trois fois plus compliquée qu'à Montréal. Mais aussi, j'en suis convaincu, parce que Paris est à long terme un lieu néfaste pour l'inspiration.

Entendons-nous : certains écrivains peuvent écrire absolument n'importe où, à la ville ou à la campagne, dans une chambre avec vue sur le mur comme sur le banc public. Pour eux, Paris est un lieu comme un autre.

D'autres, assez nombreux je suppose, écrivent mieux lorsqu'ils sont ailleurs — éloignés de leur habitat naturel et de leurs habitudes. Pour quelqu'un qui vit à Montréal en permanence, Paris est aussi dépaysant que Rome ou l'ouest de l'Irlande, à condition de ne pas y rester trop longtemps. Bref il s'agit de rester entouré d'un certain mystère, de ne pas savoir exactement où l'on met les pieds quand on sort de chez soi.

À long terme — et à moins toujours d'être parfaitement indifférent à son environnement — Paris est une ville qui tue l'inspiration. Car si elle est extraordinairement compliquée — par sa forme, ses habitudes, ses mœurs et ses secrets —, elle n'a rien de mystérieux. Les formes de la vie sociale et culturelle à Paris sont extrêmement élaborées, mais toujours pareilles pour l'essentiel : les lois du clan, de la famille, du commerce, de la Méditerranée, du catholicisme, du bonapartisme, de l'Histoire régissent la vie de tous et chacun. Si bien que, dans l'ensemble, Paris est, comme le disait Mavis Gallant, « un jouet qui marche » : plus exactement un gigantesque automate pourvu de millions de mécanismes, et qui se remet perpétuellement en marche tous les matins et à chaque saison. Les gens que vous croisez à Paris sont, d'un point de vue nord-américain, très

complexes : pour les saisir vraiment, il faudrait connaître à la fois — et avec précision — leurs origines régionales et sociales (il y a des centaines de catégories et de variantes), leur parcours scolaire et social, leurs alliances familiales et leurs stratégies claniques, sans parler bien sûr de leur véritable état de fortune. Il est très rare qu'on parvienne à un tel degré d'intimité si l'on n'est pas soi-même de la même famille. Mais ces mêmes gens si compliqués sont également complètement déterminés par les diverses coordonnées historiques, régionales et sociales dont je viens de parler. Les Français sont le plus souvent impossibles à comprendre, car on n'a jamais toutes les données en main, comme un puzzle où il manque des pièces, mais ils ne sont presque jamais surprenants, au sens où ils échapperaient vraiment à leurs déterminismes profonds.

Même si l'on ne saisit jamais le tableau d'ensemble, il vient un moment à Paris où l'on découvre avec accablement, où l'on SAIT une fois pour toutes que CETTE scène a déjà été jouée mille fois, que CE personnage a déjà existé dans Balzac ou Dumas ou Eugène Sue — ou Proust, bien entendu. Et qu'on rejouera encore tout ça, avec les mêmes personnages, l'année prochaine ou dans dix ans. Tout a déjà été fait à Paris — les meurtres, les chefs-d'œuvre, les exploits et les crimes crapuleux —, tout a depuis longtemps été dit et dépeint. Sur le plan romanesque on ne peut plus rien inventer : le génie et la virtuosité des meilleurs écrivains sont tout entiers voués à commenter, à paraphraser, à démonter les Grands Textes : on joue avec un brio étincelant à refaire Dumas à la sauce Robbe-Grillet, à malaxer Zola façon Borges, à décliner à l'infini Proust, Benjamin Constant, Madame de Sévigné, Flaubert, Stendhal. Mais il y a une éternité qu'on n'y a pas produit LE GRAND ROMAN, comme on en trouve aujourd'hui encore dans les littéra-

tures latino-américaines ou anglo-saxonnes. Il n'y a même pas, non plus, l'équivalent d'un Günter Grass.

Paris est en revanche une ville stimulante — ou accablante — pour ce qui est de la perfection de la forme. Chacun y parle avec aisance son propre français (populaire, conservateur, chic, snob, régional), beaucoup de gens — même très ordinaires — écrivent naturellement bien ou très bien. Pour les qualités d'esthétique et de style, Paris reste le toit de l'univers de la littérature francophone. Et c'est toujours une bonne et redoutable idée que de venir s'y confronter.

Mais y rêver, non. Certes, on a été surpris, estomaqué, assommé, un jour par la beauté de Notre-Dame ou des quais de la Seine. Le drame c'est qu'après un certain temps — six mois, un an —, l'effet de surprise finit par s'évanouir pour toujours. Il reste l'admiration et le respect pour la Beauté et la Perfection, on essaie de se rappeler justement ses premiers émerveillements, les couleurs et les odeurs. Pour rêver de Paris ou s'en inspirer, il faut peut-être n'y avoir jamais été, ou en tout cas l'avoir quitté depuis très longtemps. Pour y écrire quand on y habite, il faut sans doute faire comme Bernard-Henri Lévy, et se louer une suite à l'hôtel Raphaël : le dépaysement peut être au coin de la rue, à condition d'y mettre le prix.